

A. Gaillard nous parle de montée

Encore une fois, qui est ce gaillard qui signe A. Gaillard, habitant en plaine, mais connaissant parfaitement les alpages ? Le mystère demeure. Peut-être signe-t-il aussi Jean-Daniel. La FAVJ a publié des tonnes de ses écrits qui n'étaient jamais insignifiants.

LETTRE DE LA PLAINE.

La montée

C'était le jour de la montée. Après le petit, le gros bétail. Le soleil se tenait souvent à la cantonade, derrière un écran de nuages : quand il se montrait, il chauffait ferme de toute la chaleur retenue par le plafond mobile qu'il dépeçait, disloquait et envoyait se reformer plus loin. C'était une gymnastique de la lumière et de l'ombre et l'on se demandait qui remporterait la victoire. Les sommets s'encapuchonnaient de grisaille pour surgir ensuite plus impassibles dans l'azur, irradiés d'une beauté nouvelle ; leurs flancs glacés restés dans l'ombre avaient des teintes crues et ternes qui donnaient la sensation du froid ; leurs arêtes rocheuses paraissaient plus hardies et plus redoutables. Là-haut, les courants s'affrontaient sans mauvais desseins ; de chaque col descendait un souffle régulier comme l'haleine d'une poitrine géante. Du côté nord le ciel gardait sa sérénité et traçait au-dessus de la plaine une large zone laiteuse. Les vieillards affirmaient, convaincus :

— Nous n'aurons pas de pluie, les Bees de Bosson ne fument pas.

— Joli temps pour la montée.

Des sonnailles tintaient au seuil des écuries, agitées par des mains impatientes ; on aurait dit qu'elles s'accordaient, tels des instruments avant un concert. De longs beuglements leur répondaient ; venus des profondeurs, ils faisaient trembler les maisons brunes sur leurs assises de pierre.

Tout le village était en émoi. Les gamins couraient dans les ruelles en claquant du fouet et, mouches du coche, par leurs cris et leurs pétarades, ils pensaient activer les opérations, impatients de jouer aux gardiens. Les grand'mères, délaissant leur tricot, se penchaient sur les balcons en bois et devisaient de l'un à l'autre avec des « Eh ! mon-

té ! » effrayés quand une jeune bête bondissait, la queue relevée, et menaçait de tout culbuter.

Les portes ouvertes, les écuries se vidèrent en exhalant cette humidité chaude et ammoniacale qui pique les narines. Un peu folles de n'avoir plus d'entraves, les bêtes caracolaient de côté et d'autre, faisant mine de jouer des cornes entre elles, s'arrêtaient brusquement et relevaient le mufle pour humer l'air de la montagne. La montée tempéra bientôt l'ardeur des plus sages et au débouché du village, après une cohue générale où les connaissances se faisaient à coups de cornes plus qu'à coups de langue, où les renâclements alternaient avec les beuglements, où les cabrioles des jeunes secouaient la pesanteur des vieilles, où les claquements de fouets punctuaient les cris des hommes et des gamins, la marche s'organisa.

En tête, les bergers, en gilet à courtes manches bouffantes dégageant leurs bras nus, prodiguaient les « téo ! téo ! » Ils tenaient en réserve un peu de sel dans une poche en cuir, dont la seule vue attirait les anciennes sur leurs talons. L'élan donné, toutes suivirent d'un pas accéléré, dans un carillon qui réveillait tous les échos.

A quelques centaines de mètres du village, une clairière naturelle commanda l'arrêt habituel. On ne monte pas à l'alpage sans avoir élu une reine, et les tête à tête cornus passionnent nos montagnards. Ils étaient là, les jeunes et les vieux ; l'élément féminin était lui-même représenté.

Le terrain était favorable, à peine incliné et seulement bosselé. Le troupeau s'y dispersa en bondissant, donnant de ci de là un coup de dent dans le fourrage clairsemé ; mais les lutteuses se rapprochèrent, se défièrent, se tâtèrent par quelques feintes avant de s'accrocher. La reine de l'été passé, Chatagne, défendait crânement son titre. Les Vuilloz en étaient fiers et ne doutaient pas qu'elle l'emportât sur ses rivales. Elle en avait fait désertier deux d'une seule poussée et s'attaquait maintenant à Florise, plus résistante, plus belliqueuse, son adversaire de toujours et qu'elle estimait digne d'elle. Florise n'eut pas de chance, elle glissa au moment où, les reins tendus, elle forçait Chatagne à reculer ; celle-ci, fonçant, la fit lâcher pied, aux applaudissements de la galerie.

Chatagne gardait sa royauté et nulle ne semblait plus vouloir la lui disputer, quand Vincent Lauri amena sa Bella sur l'arène. Les Vuilloz, père et fils, eurent un ricanelement. Jules Rollet lança :

— Elle aura bientôt son compte.

Un autre osa émettre :

— Eh, eh ! Les vaincues connaissent Chatagne ; elles la craignent et cela leur enlève leurs forces. Celle-ci est inconnue. Qui

— Elle est trop jeune pour tenir le coup.

Joseph Lauri était aussi surpris que son entourage, mais il savait que son grand-père avait ses raisons de tenter de découronner Chatagne. Les spectateurs attendaient, excités comme par des piqûres d'orties ; des fourmillements leur couraient par le corps et leurs regards se tendaient, aigus, pour ne rien perdre des péripéties de la lutte.

Les deux adversaires étaient superbes. Chatagne, avec son manteau sombre, sa croupe puissante, son corps trapu et profond, ses jambes courtes et noueuses, paraissait invincible, immuable comme un roc. Bella descendait, paraît-il, d'une lignée de batailleuses ; elle était fille de reine et, plus grande que sa rivale, les reins droits, le poitrail large et relevé, les jambes nerveuses, elle était l'image de la force jeune et souple.

Les deux bêtes se mesurèrent d'un oeil torve avant de s'affronter. Chatagne renâcla et laboura le sol de ses sabots de devant, sans avancer, attendant l'attaque ; sa place était bonne, elle l'avait éprouvée tout à l'heure et elle s'y voulait maintenir. Bella hésitait devant les cornes menaçantes et cette masse qui semblait vouloir s'enfoncer dans le sol. Brusquement, elle se jeta en avant, pointa de la tête. On entendit le choc sourd des deux crânes ; le sol trembla sous l'assaut et le piétinement des sabots. Chatagne ne recula pas ; mais pour être victorieuse il ne suffit pas de ne pas perdre de terrain, il faut en gagner et mettre en fuite l'adversaire. Les cornes se heurtaient et cherchaient la meilleure prise. Bella rompit le contact sans perdre la maîtrise de ses mouvements.

Le camp Vuilloz exultait :

— Hardi, Chatagne ! Rabats-lui son audace ! Donne-lui une bonne leçon !

Et Chatagne gardait sa position défensive ; elle se contentait de piétiner pour se déraïder les jambes et jetait un regard mauvais sur cette novice, qui osait se mesurer avec elle. Bella fit quelques pas à droite, feignit une attaque de flanc qui souleva aussitôt des murmures :

— Ce n'est pas de jeu. Elle agit traîtreusement !

Auxquels répondirent des :

— Que l'autre se déplace aussi ! Elle a peur qu'ailleurs le terrain lui manque.

Bella passa derrière Chatagne et la vieille lutteuse daigna pivoter d'un quart de tour. C'était sans doute ce qu'attendait Bella. Sans élan cette fois, elle attaqua, planta ses cornes sous celles de son adversaire, devinant l'avantage qui en résulterait pour elle et, front contre front, le muflle baveux à fleur de terre, comme enchaînées l'une à l'autre, elles se tinrent un instant en échec, arquant les reins et les jarrets tendus, avançant et reculant à peine.

Les spectateurs haletaient plus que les combattantes ; leurs muscles se nouaient inconsciemment et leurs mâchoires se serraient à enfoncer les dents dans leurs alvéoles. Ils prenaient parti en faveur de l'une ou l'autre rivale, tout en restant silencieux, partagés entre l'espoir et le doute.

Bella était tenace, reculant plus qu'elle n'avancait ; elle semblait vouloir fatiguer Chatagne en lui donnant l'illusion de la victoire ; elle gardait une réserve de forces à déployer au moment favorable.

— Hein, la jeune, elle a du cran ! constata quelqu'un.

— Mais la vieille tient bon, ajouta un autre.

— Encore un effort, Chatagne ! Le grand jeu. Hardi ! lança Antoine Vuilloz.

La lutte se prolongeait, durait trop au gré de quelques impatients. Des murmures courent, suivis d'un silence subit ; on aurait dit qu'une douche glacée avait figé souffle et voix. Un frémissement parcourut grands et petits ; les gosses écarquillaient les yeux et restaient bouche bée ; les uns se levèrent d'un saut pour mieux voir.

Bella s'était ramassée, le dos arqué, et d'une poussée irrésistible réussit à relever la tête de Chatagne et à lui couper ainsi la moitié de sa force ; elle maintint son avantage, s'arcbuta des quatre pieds, souleva l'avant-train de Chatagne, l'obligea à lâcher prise et à reculer précipitamment pour ne pas être mise knock-out.

Chatagne revint à la charge avec un beuglement furieux et pathétique, mais sa colère se brisa contre l'impétuosité de sa rivale, dont l'avantage décuplait les forces ; elle recula, recula jusqu'à choir sur son derrière. Elle se releva et, le regard morne, les narines saignantes, elle abandonna la place et se perdit dans le troupeau.

— Bravo, Bella ! Vive la nouvelle reine ! criait-on de tous côtés. Vincent Lauri caressait sa bête en lui murmurant des mots gentils. Il l'orna de la couronne de lierre et, avec une tape sur le flanc :

— Va, ma belle, prends ton rang.

Les armaillis entraînèrent le troupeau, reine en tête, vers le pâturage, du côté du Pas de la Forcletta, et longtemps on entendit le carillon des sonnailles harmonisé par l'amplification de la forêt et dominé par les notes de deux clarines, ailées, vibrantes, dont l'une, la plus grave, semblait répondre à l'interrogation de l'autre : duo agreste soutenu par un orchestre aérien.

A. GAILLARD.